erwan tanguy

XXIe SIÈCLE : OUVERTURE

11 septembre 2001 : ce soir France 4 revient sur les attentats du World Trade Center

2 - XXIe SIÈCLE : OUVERTURE

Regarder l'ombre des dix ans passés à la lumière de sa propre trajectoire. Dix ans à essayer de comprendre le monde, à s'y engager, à s'y perdre souvent, à lutter. Parfois à lâcher prise.
Ce n'est pas une tentative nombriliste comme tant de fois contée par d'autres qui ont la plume pour ça, même si ça cache une volonté de se comprendre à travers le monde, ou l'inverse.
J'ai erré ces dix années les yeux et les oreilles ouverts, j'ai aspiré le monde sans vraiment savoir ce que j'y cherchais. J'ai arrêté d'écrire pour ne plus être qu'à l'écoute. Devenir l'essuie-tout des actualités.
J'ai parlé aussi à force d'inquiétudes, de révoltes partagées mais restées sans écoute. Il fallait bien parler. Mais que reste-t-il des paroles, toutes ces réflexions, ces dialogues, se sont perdus. Écrire, cela avait été ma mémoire, pour ne pas m'oublier. Écrire, cela devient la nécessité de laisser une trace dans l'histoire, un autre regard que celui imposé. Pas moins objectif, juste assumé plus personnel - tant de choses échappent. Je ne cherche pas à cacher, à dissimuler des actes insensés. Ma vie est dénuée d'action.

(Je marque, dans des dates précises ou des mois, des événements que je rattache à des impressions. Ces impressions, décalées dans le temps et l'espace, ou écrites au moment des faits, deviennent des reflets de mon errance. Le choix des mois révolutionnaire, référence à un texte de Godard, sont autant un rêve politique d'une idée de la république qui s'est perdue, qu'une manière de se mettre en décalage par rapport aux événements cités. Le calendrier républicain permet détachement et lenteur dans ce tourbillon. Et non, le calendrier républicain n'est pas une nostalgie de la Terreur. Que ceux qui n'y voit que ça passent leur chemin.)

Fructidor

Se termine le mois des fruits, pour la 209ème fois.
D'autres disent un nouveau millénaire.

Il y avait tant de fantasmes, d'attentes «révolutionnaires» ou technologiques. De craintes aussi d'un monde aliéné, privé d'humanité.

Il n'y eu pas le grand bug.

Le soleil ce matin là se leva comme d'habitude. Je commence la traversée.

Rien d'autre.

Ce 25ème jour pourtant, dans la journée ici, le matin ailleurs, une onde de choc, un effroi. Je me souviens des visages tétanisés. Ainsi le temps suspendu laisse les regards vides.

Je me souviens aussi qu'ailleurs il y eut des liesses de joie, comme une justice enfin rendue.

Il y a des guerres, des combats terribles qui rugissent dans l'ombre, se font muettes ou nous rendent sourds. Jeux de passe-passe. Détourner vos regards vers ce qui brille, ne faites pas attention aux flaques de boue.

Parfois pourtant, la guerre se montre, elle sort de l'ombre, apparaît au grand jour.

Et il y en a pour jouer les surpris, pour dénoncer quelques barbaries. C'est oublier que la guerre se fait à plusieurs et se nourrit des barbaries de tous. C'est oublier qu'elle frappe sans cesse, loin, souvent trop loin, qu'elle feigne la paix. Elle feinte pour mieux tromper.

C'est oublier aussi que la paix se fait à plusieurs, sur un pied d'égalité. Que sinon resurgira des frustrations, des rancœurs enfouies, les énergies pour reprendre les armes, pour se laisser encore emporter par la violence. Le siècle dernier en porte déjà trop. Il ne faut pas imposer de nouveaux diktats ni gangréner les fragiles États par notre corruption.

Les vibrations de torpeurs de ce dernier mois d'été fissurent à jamais les édifices. Les tours s'effondrent, châteaux de cartes où le béton ne résiste pas à la haine.

Tout redevient poussière.

Le 30 fructidor 209, j'écrivais encore abasourdi :
« L'ennemi invisible sème la confusion, voudrait le choc des nations en les terrifiant là où elles se croyaient à l'abris, tranquilles, loin des bombardements. Ce qui arrive est tragique mais il est terrible d'entendre qu'il y aurait d'un côté les bons, de l'autre les méchants - nous ne sommes pas au cinéma. Il a même été dit que cela dépassait la fiction et nous sommes presque surpris de l'apprendre.
Ce désastre aurait dû pourtant être prévisible. Nos nations souveraines, à force de mal conduire le monde, d'armer les uns contre les autres, dans des pays que nous croyons lointains, des fanatiques dont la religion ne pourrait être qu'un prétexte... c'est hélas un juste retour des choses.
Soyons tout autant scandalisés par ces attentats suicides que par les bombardements souvent aveugles de nos nations sur des pays qui se rapprochent à vol d'oiseau. Restons vigilants pour qu'il y ait une justice et non une vengeance empreinte de racisme qui ne ferait

qu'accroître les violences.
A la radio, j'ai entendu une journaliste qui s'offusquait que l'on puisse encore être anti-américain. Je crois que notre réelle tristesse et notre compassion pour cette tragédie ne peut remettre en cause notre regard sur les agissements d'une nation, d'une idéologie - nous faut-il oublier ce qui s'est passé à Gênes ?
S'il faut rester vigilant, c'est pour éviter un engrenage que ces dit « fous de dieu » attendent autant qu'une partie de la population de nos nations. C'est pour éviter aussi que nos nations en fassent une « croisade ».
Aujourd'hui je ne me sens d'aucune nation, d'aucune religion et je n'ai pour arme que mon corps et ma voix. »

Il y a des nations qui n'ont comme premier réflexe face à un ennemi, qu'importe les raisons de son opposition, que la diabolisation et la mise à mort. La diplomatie est une façade permettant de se rétracter derrière de plates et tristes excuses.

Frimaire

Neuf révolutions et quelques plus tard, la torpeur s'est estompée, croit-on. La blessure, toujours là, est ouverte aux infections, à la putréfaction mais le membre à amputer est trop important.

Une vague de froid ici, d'une banalité, et dehors ci-gît une femme sans domicile, morte de froid près de son chien. Elle n'allait pas l'abandonné, même pour un foyer, même pour une couverture et un matelas. Elle n'abandonnera pas son compagnon.

La faim, le froid, des crises économiques.

218 années avant, la Terreur aussi a marqué les esprits. Et ça continue, les mécontentements, les revendications, les scandales. Il y a toujours des gens qui meurent de faim, qui meurent de froid, quand d'autres exhibent sans honte des richesses mal acquises.

Pluviôse

7ème jour, l'an 214, dernière fois le plateau, dernier texte mis en scène. Et depuis silence.
Il y a des échos encore. Réentendre des extraits, ressentir des tensions, se souvenir des enjeux, des discussions. Se rappeler par exemple des tentatives de compréhension du 2 floréal 210. Autre fracture politique, nationale seulement, mais qui résonne aussi comme le possible retour de la haine raciale, de la tragédie humaine.
Oedipe s'était fait justice lui-même, empêchant le peuple d'obtenir justement justice. Se

crever les yeux n'est pas toujours la bonne solution pour mieux voir. Nous n'avons pas le pouvoir de nous juger seul car nos actes nous concernent et nous impliquent tous.

Se sentir d'une responsabilité citoyenne. Essayer de trouver l'écriture pour partager ce sentiment, cet engagement. Il était là avant, il devient juste urgent. Une volonté aussi de donner au théâtre un impact, qu'il soit ancré dans le présent, qu'il réfléchisse la société.
Il n'y a pas de réponse.
Le texte proposait le décalage, de prendre la posture du jeu comme posture de vie, de juste réussir à s'imposer un autre regard, de condamner l'approche unique, unilatérale.

Et le travail en amont : prendre des improvisations les éléments - la substance - pour ensuite écrire, dégager des situations. De vouloir profondément, par une forme de burlesque, provoquer. Pas provoquer vulgairement, pas provoquer en insultant, provoquer le doute.

Ou quelque chose de proche.

Il y eut des temps de rire. De sensation d'avoir trouver une écriture de la situation. Brièvement. Que l'écriture puisse par moment provoquer autre chose que de la parole et donc forcer à l'écoute.

Je me suis noyé dans cette ambition. Le poème s'est dissout. Plus rien a écrire, même plus l'envie. Après cinq années de presque rien, d'absence de théâtre, de mise en solitude imposée, imposée par soi d'abord, imposée par la sensation que le théâtre est mort aussi.

Et j'ai beaucoup pleuré cette mort.

En quittant le plateau, à peine soulagé d'être arrivé au bout, déjà envahi par le vide. (Ressentir profondément une perte, la perte de soi, d'avoir donné sans regret, peut-être plus que nécessaire, et savoir désespérément que pas assez. On ne donne jamais assez. Porter cette perte de soi comme une réjouissante frustration. Vite oubliée pourtant car le théâtre est mort.

Il ne s'agit pas de pleurer sur un art plus que moribond, ni de continuer à le nier. Et il n'est pas mort juste pour moi. C'est en lui qu'il est mort. On cherche souvent de mauvaises causes. Ce n'est pas à cause de la télévision, à cause d'internet, à cause des politiques et de leur inculture souvent revendiquée, à cause des subventions… Non !
La cause est interne, la prétention surtout.)

Le théâtre est mort mais continue à s'agiter, à faire semblant, à vivre de ces semblants.

Je repense au passage du Zarathoustra avec le comédien ou l'enchanteur : "Comédien, faux monnayeur, fieffé sorcier...
tu as fardé ton mensonge en disant
'je n'ai fait cela que par jeu'…"
Et le comédien répond : "Cette façon dont je me brise est vraie"

Je me souviens l'avoir entendu au théâtre.

Toute l'histoire du théâtre résumé en quelques mots. L'acteur, jouant entre le semblant et le réel, retrouvant en lui les chemins des sentiments les plus profonds pour traduire sur le plateau, à travers l'illusion d'un personnage - qu'ils luttent ou non contre le principe de l'incarnation - et au travers ou non d'une fable, les expressions perceptibles par tous.

Le théâtre espace du jeu sérieux !

Tout est jeu mais cela implique une certaine sincérité. À la différence des jeux actuels, les spectateurs, bien qu'actifs sur ce qui se joue, participent sans jouer. Zarathoustra, en s'indignant de s'être fait dupé, en pensant s'être fait dupé, ressent un malentendu entre la scène et la salle, pointe non pas la problématique de l'acteur mais celle de la place des spectateurs. Il a eut l'impression d'être dans un rapport d'égalité de situation et se retrouve exclu du jeu, de l'espace du jeu. En battant le comédien, il participe au jeu mais brise une convention. Le comédien, lui, ne lui parle que de sa position, de la vérité qu'il porte, qu'il offre aux spectateurs à travers le mensonge d'un rôle.
Zarathoustra ne voulait peut-être pas être simple spectateur, refusant la fable, il voulait la vérité. Je ne sais pas. Ce qu'il provoque, pour moi, c'est un vide autour du spectateur.
La place du spectateur est complexe, insaisissable et surtout mouvante. La disponibilité des spectateurs à suivre des formes spectaculaires est indissociable de la société dans laquelle ils vivent et de ses usages, variables en fonction des sociétés et des milieux sociaux. La scène, à quelques exceptions près, se projette de la même manière, avec des évolutions dans le jeu, les postures, mais si minimes. Faut-il lutter pour tenir ces formes théâtrales comme espace de résistance - et non de conformisme ? Je n'ai pas de réponse. Il n'y a sans doute pas une seule et unique réponse. Zarathoustra et le comédien ont raisons tous les deux, ils ne parlent tout simplement pas de la même chose.

Et cette expression qui revient : "Le pénitent de l'esprit".

Je continue comme spectateur à regarder cet art qui refuse le monde, qui refuse son bouleversement interne pour redonner un sens au plateau, à la cité. Et qui rêve pourtant de

changer le monde.

Il ne s'agit pas de rentrer en pénitence, cela suffit même. Il s'agit de se dégager des institutions prisonnières d'enjeux partisans, de réseaux de carriéristes. Il s'agit de refaire de l'art. De réinventer des espaces, des économies, de réinventer un projet de société. Tout le monde le dit sans arrêt : réinventons un projet de société. Mais personne ne le fait vraiment. Les projets de carrières passent avant. Il s'agit de durer, de profiter du système tant critiqué, tant haï. Il en faut du courage pour les révolutions, même de simples révolutions artistiques. Il est plus facile de suivre en se plaignant, en faisant croire que nous portons le changement quand rien. Il n'existe pas d'art figé.

Les espaces sont ailleurs. Undergrounds virtuels aux économies souterraines.

Vendémiaire

Triste mois durant lequel semblent se répéter les horreurs de la bêtise humaine.

Je me souviens an 218, expulsion de la jungle qui rappelle un autre mauvais souvenir de l'église Saint Bernard en fructidor an 204.

Cela avait été un choc à cette époque qui semble déjà si lointaine. Voir des forces de l'ordre prendre d'assaut une église et en évacuer manu militari les occupants. Nous pouvons toujours revenir sur les statuts de ces personnes réfugiées dans l'église, cela n'enlèvera rien à la violence du geste. C'est ce geste là qui me secoue encore. Il me travaille au plus profond. Il semble nier toute implication de la société dans cette triste et tragique situation. Et pourtant, il me semble que les richesses des uns font les malheurs des autres. L'expulsion, des années après, de la jungle est la forme cancérisée de celle de Saint Bernard. Rien a changé si ce n'est en pire. Nous pouvons revenir sur les conditions sanitaires de cette jungle de migrants en attente, sur les dangers qu'ils courent aussi, cela n'enlèvera rien à la violence du geste, à l'absence de solution crédible. L'expulsion n'est pas une solution, ce n'est qu'un mur de fumée électoraliste, de la politique événementielle qui ne vise que du court terme.

Se pose la question de ce qui est illégal ou mieux irrégulier. Ces errants, ces migrants. Ou une politique protectrice des biens et des richesses de quelques uns, de ceux-là même qui nous font la morale, nous dépouillent de nos labeurs, prônent le libéralisme total et sans contrôle, épuisent sans relâche la terre et les hommes, niant leur propre vulnérabilité. Leur temps aussi est compté. Et ils laissent sur les épaules des enfants, des leurs comme des nôtres, la lourde tâche de gérer leur irresponsabilité, leur incapacité à entendre les problèmes avant même de vouloir les résoudre.

Nous avons, quant à nous, la responsabilité d'avoir laissé faire, d'avoir accepté de leur déléguer des pouvoirs dont ils ne sont pas dignes.

C'est dit.

La limite du poème. De ne pas pouvoir plus. Dire plus il pourrait. Mais il n'y a plus d'oreilles, de médias. Non ! Ils sont là pour porter et entendre. Non ! Ce n'est pas ça.

La limite du poème. La surdité à soi-même imposée.
Je ne sais pas.

Mettre l'incapacité du poème face à l'Histoire. Acte parmi les actes. Geste anonyme des oubliés. Revendiquer cette incapacité : c'est une révolte !
Non pas nier l'Histoire, s'opposer à une interprétation, penser l'Histoire multiple.

Ne pas la laisser dans certaines mains. Il n'y a pas de grands hommes. Ne reconnaitre à personne ce statut.

C'est la faiblesse de l'humanité : les grands hommes. Pour mieux se cacher derrière les immondices.

Désir fautif des figures héroïques, race sang nation, porte drapeau. Ne pas partager ces élans fratricides.

Reprendre le cours des choses.

L'humanité doit cesser de culpabiliser. Absence du poème comme arme. Restent les mots cinglants qui s'épuisent dans le flux.

Quel poème alors ?

Vers un poème multiple, plus complexe qu'une arme, frontal et de biais, qui décale d'un pas, ouvre des perspectives, ouvre les sens.

Oui, le poème est une arme, pas celle rêvée par les défenseurs de l'ordre, c'est une arme humaniste, tant de fois détournée. Une arme fragile.

Reprendre malgré tout le poème.

Après avoir déserté les plateaux, après avoir évité les comédiens, après avoir fait taire ma langue, toujours la nécessité d'aborder la politique de biais. Ne pas vouloir se présenter comme politique mais ne pas laisser aux politiques l'exclusivité d'une telle parole, d'un tel pouvoir.

Reprendre le souffle interrompu par la lassitude car le monde, lui, n'a pas fait de pause. Il continue à se détruire, à me culpabiliser de le laisser ainsi se détruire.

Regardons jalousement les peuples se révolter contre des systèmes que nous avons tant servis. Qui nous servaient aussi et à quel prix. Regardons ces peuples exaltés par un courage retrouvé, là où nous nous laissons mollement convaincre que le combat politique est vain.

Personne donc pour reprendre le combat ?
Personne ici ?

Écrire est la plus inutile des révoltes. Dans ces pays civilisés qui n'accordent plus aucun crédit à la parole, trop souvent mensongère et, encore moins, aux écrits, réduisant les citoyens anonymes en tristes téléspectateurs. L'image comme preuve irréfutable. À la portée de tous pourtant de détourner des images, de les réécrire, de les déformer. Et constater dans quelle société nous vivons en comparant l'originale à la copie, faisant ainsi apparaître la censure. Les retouches ne cachent pas uniquement des cigarettes devenues hors la loi. Elles refaçonnent la réalité pour réécrire l'Histoire selon un codex qui ne nous est pas toujours accessible. Il ne s'agit pas non plus d'un complot mondial de réécriture du monde. La censure d'aujourd'hui est souvent plus marketing que politique. Et nous l'acceptons. Nous nous l'imposons à nous-même.

Les révolutions ne passent plus par la télévision où la parole est souvent fade et consensuel - ce qui est devenu son rôle aussi, de porter une parole sans relief. Elle est trop contrôlée pour porter en elle un quelconque mouvement. Il y a eu des temps où le contrôle de l'État était bien plus pesant mais elle laissait échapper plus ou moins à son insu des positions étonnantes. Heureusement il y a d'autres voies possibles, de vastes réseaux qui échappent encore. Ils viennent rappeler qu'il y a toujours des espaces d'expression possibles.

Reprendre, reprendre, reprendre.

Mon silence me désespère mais je désespère plus encore du silence de ceux qui pourraient se faire entendre. Est-ce à ce point corrompu qu'il n'y ait plus de place pour contester, pour

se révolter ?

Pouvoir hurler cette révolution, qu'elle s'entende. Un séisme forte magnitude impossible à négliger.

Poème !

Les châteaux de cartes s'écroulent.

Et voilà des révolutions qui éclatent et surprennent. Sont-elles pourtant si inattendues ?

Reprendre la main. Reprendre l'écriture. Hurler à nouveau.

Le poème n'est plus entendu. Il n'y a guère que les poètes qui se lisent entre eux, dans un espoir vain de se comprendre. Et pourtant nous n'avons jamais tant eu besoin de poésie !

Pas de petites poésies, non ! Pas de poésies ronflantes, non !
Pas de poésies plaisantes, pas de poésies distrayantes, pas de poésies élitistes. Une poésie hurlante. Énervé d'urgence, de nécessité.

Floréal

La langue me brûle tant de ne plus vibrer de poème, d'avoir trop céder à la menace.
N'avons-nous pas la censure que nous méritons ? N'avons-nous pas réponse à nos lâchetés ?
Se taire, fermer sa gueule, ne plus écrire, s'écraser dans un coin et attendre que la menace s'affaiblisse, qu'elle oublie, qu'elle trouve d'autres sujet.
Mais se taire est insuffisant. On ne disparaît pas si facilement, il faut taire l'urgence en soi, faire taire la rage, trouver une quiétude, la vrai quiétude, le calme serein. Alors que ça explose, ça démange, ça irrite.

Puis, parce que le silence n'est pas une solution, trouver la forme inédite pour exprimer un point de vue. Que la menace s'y perde, que la censure s'égare, que tout cela disparaisse sous son propre poids.

Croire que cela se retourne contre elle, que les murs, que les armes, que les mensonges, que les propagandes, que tout s'écroule.

Perdre certains droits cependant, à force de lâcheté, d'abandon, d'avoir accepté de subir. Se

désaliéner du triste confort dans lequel je me complais. Cela ne se fera pas sans douleur, sans aide. Besoin de l'enchantement venu des libertés ailleurs acquises, ailleurs désirées.

Reprendre encore le fil.

Prendre comme date arbitrairement le mois frimaire de 219, point de départ des révolutions.

Je pourrais choisir, à juste titre, le jour où ce jeune tunisien s'est immolé par le feu :
Le 26 Frimaire de l'année 219.

Heureusement parfois l'écriture se trouve bouleversé par l'actualité ! À l'affut du monde, les yeux écarquillés sur les flux d'informations, non pour répondre à un manque malsain, juste tenter de saisir ce qui se passe là-bas et ici aussi. Appréhender au mieux ce monde et tenter de le décrire.

Avoir déjà ressenti cela lors du soulèvement populaire en Iran, après les élections. Mais le pouvoir avait tenu. Alors que là ça vacille jusque les murs de nos élysées.

Décrire le monde
Écrire le monde
Crier le monde
Cri du monde

Se sentir du monde, se déplacer un peu, ne pas se limiter à ses préjugés, aux limites de sa société.

Lire, regarder, entendre, saisir le mot, le geste, le ton, saisir l'instant et pouvoir dire honnêtement : j'ai suivi, j'ai vécu à cette époque.

La parole poétique ensuite, non pour faire beau, mais pour aller plus loin encore. Dépasser, décaler.

Je revendique profondément le décalage !

Je ne vise pas l'objectivité mais une multiplicité de subjectivité.

J'ai dit «Décale-toi d'un pas», je le redis, je le fais moi-même continuellement, ouvertement. Poétiquement.

Nos mélancolies aspirent à mieux. Nous tenons malgré les catastrophes. Je n'ai pas disparu, je suis resté, j'ai continué.

Tant de fois battu la mesure
Tant de fois écouté cette musique
Tant de fois pratiqué la bêtise
Tant de fois subi celle des autres
Tant de fois dénoncé les égarements
Tant de fois attendu que ça passe
Tant de fois observé sans agir
Tant de fois erré
Tant de fois volé
Tant de fois prier le néant
Tant de fois blasphémé
Tant de fois dissimulé mes amertumes
Tant de fois fui par le silence
Tant de fois redessiné les contours
Tant de fois écrit ma rage
Tant de fois ragé sur mes écrits
Tant de fois pleuré mes amours mortes
Tant de fois dormi lors des discours
Tant de fois rendu toute ma bile
Tant de fois sombré en mélancolie
Tant de fois rêvé dans les regards
Tant de fois baissé la garde
Tant de fois pleuré les morts
Tant de fois haï les vivants

Et je n'ai pas disparu malgré tout, malgré...

Essayer encore, rater mieux encore, clame le poète.

Ne pas abandonner sans combattre malgré le peu de moyens. Mes coups ne blessent personne.

Je chute, titube au bord du KO. Le combat jamais ne cesse. Aucune pause. Aucun temps d'arrêt. Nous ne pratiquons pas un sport, à l'abri, avec des règles.
Le temps se suspend. La lumière fait briller mes lèvres ensanglantées. Le ralentit n'est pas

cinématographique. Je chute sans tomber. Se dire «Laisse tomber, lâche prise. Ne gaspille pas ton énergie vitale». Je me relèverai même des pires KO. Je chanterai, ou sifflerai, ou fredonnerai, «Le temps des cerises». Des vois lointaines, écrasées avant moi, me souffleront des bribes, juste assez pour reconnaitre, pour agacer. Pour les conforter aussi dans la caricature qu'ils se font peut-être de moi et les semblables.

Et j'arrive là à bout de souffle. J'ai du mal à respirer. Pas uniquement dû au sursaut. C'est organique aussi. Les bronches encombrées des printemps comme celui-ci laissent des traces, des douleurs profondes. Il y a aussi le bout du poème, la fin d'un processus qui ne se trouve pas encore. C'est l'Histoire en marche qui me souffle. Ultime tentative de me sauver, qu'une page se tourne.

Alerte sur le téléphone, une de plus - je les regarde à peine. Pourtant elle annonce une mort, la mort d'un homme tant recherché, tant aimé, tant haï, craint.

Écouter la radio par réflexe : annonce confirmée !

12 floréal 219

Est-ce la fin de l'Histoire pour autant ?

Et entendre les experts qui défilent, exposent avec certitude ce qui ressemble à de l'ignorance.
Les liesses de joie changent de camp et toujours ce malaise d'entendre dire plus que le soulagement : la satisfaction ! Comment peut-on se réjouir de la mort d'un homme, quel qu'il soit, d'une exécution !

La peine de mort, l'assassinat, l'absence de réelle justice, l'abandon du recul et de l'analyse au profit de la vengeance et de l'émotion. Dégout !

En dix ans de ce qui est pour d'autres ce nouveau millénaire, la terreur sourde a frappé laissant les liesses de joie en photographies jaunies, éphémères.

Floréal 219

L'inquiétude plane toujours. Même si l'indignation qui paraît bien légère se répand dans les pays, de villes en villes, elle s'assoit sur les places, sans drapeau, sans véritable slogan. Elle dit non, juste non.

Ça peut faire rire. C'est si simple mais plus sérieux que ça ne semble. L'indignation ne surprend pas, elle était attendue. Elle a même du retard.
Les portes sont ouvertes.

Et ça continue…

Ça continue, ça se transforme. Les luttes se cherchent encore des espaces pour s'exprimer. La guerre économique elle aussi continue en épuisant les pays et les peuples. En imposant un rythme mécanique et aléatoire qui semble sans logique. Une surveillance de nos moindres gestes pour tenter en vain de prédire. La spéculation tient ses sources d'une boule de cristal. Il ne s'agit même plus de charlatans.
Et l'indignation gagne lentement des pays au-delà de l'atlantique.
Nous nous sommes tant endormi, nous avons laissé tant de pouvoir dans des mains incapables. Nous nous sommes tant reposés que le réveil en est plus effroyable. Nous avions préféré les rêves au cauchemar de la réalité. Non, ce n'est pas ça.
Nous avions fini par croire que ça nous dépassait, accepter que d'autres s'en occupent, des spécialistes, avec une conscience des flux, du monde, de la complexité des économies et de leurs travers, qui ne laissait planer aucun doute.
Le cauchemar commence quand tout s'écroule : nos croyances naïves en des hommes capables de comprendre et donc d'agir en fonction, notre société à modèle unique de pensée qui s'appuyait finalement sur des chimères, et des pouvoirs politiques incapables de comprendre quels sont leurs rôles. Il est si facile de se mettre hors jeu, de nier toutes responsabilités en pointant d'un doigt accusateur l'autre, celui qui dort plus profondément.

Ça continuera encore.

J'ai fini par ne plus dormir, par attendre longuement, dans des nuits sans bruits, ou avec les bruits de la rue dont la langue m'est étrangère, j'ai fini par ne plus dormir en attendant le soubresaut d'abord, le bourdonnement, puis les vibrations qui s'amplifient jusqu'à percevoir peut-être des cris, des chants, une joie retrouvée d'être ensemble, communauté des corps et des voix, ensemble pour rebâtir, redonner sens à la liberté.

Je regarde le plafond à la recherche de solution là où il n'y a que des fissures qui lézardent, à la recherche elles aussi de cette lumière qui réchauffe le sang, qui apaisent, qui témoignent d'un monde mal bâti. Le plafond ne me dit rien, et le silence s'impose encore malgré les bruits mécaniques de véhicules à toute allure. Ils nous réveillent ces bruits, mais ne nous ouvrent pas les yeux.

16 - XXIe SIÈCLE : OUVERTURE

Il a été dit, à propos du 25 fructidor 209, que la réalité dépassait la fiction. Je n'ai pourtant jamais autant ressenti le besoin de fiction. Nous avons besoin de ce détour pour appréhender différemment cette réalité qui navigue entre banalité et cauchemar. Par habitude d'entrevoir l'horreur.

Mettre en situation un homme et une femme. Les laisser, dans le temps d'un profond silence, les regards se saisirent. Laisser l'espace se dessiner même si ce dernier pourrait être vide. Le vide est tout aussi habitable au théâtre. Cet homme et cette femme pour représenter tous les hommes et toutes les femmes, qu'importe la couleur de leur peau, leur langue, leur handicap. Ce qu'ils représentent dépasse ces détails. Ont-ils même besoin de se comprendre pour partager cet espace, rien n'est moins certain.

Ils tendent un bras ensemble dans une direction imprécise, ce geste n'est pas encore véritablement adressé si ce n'est à eux-mêmes. Ils se prouvent qu'ils existent.

Ils disent chacun dans leur langue naturelle :
«Par delà ce geste simple de tendre le bras ainsi, mon corps prend dimension, investit cet espace encore vide. Je deviens.»
Plus simplement encore : ils tendent le bras et disent «Je deviens».

Toujours le silence autour, pas de musique ou de bruits sourds qui amorceraient une atmosphère, qui porteraient les spectateurs et les acteurs vers un état. Rien.

Plus tard, ils pourraient s'embrasser, étreinte de corps appréciant ne plus être seul. Le charnel dépasse l'entendement. L'attraction universelle. Le rapprochement des masses. Sans sentiment amoureux. Ils savent qu'ils sont tous les hommes et toutes les femmes. Que le rapprochement de ces deux corps ne peut se limiter à un désir sexuel qui ne pourrait être partagé par tous. Mais l'homme est aussi toutes les femmes, et la femme tous les hommes. Les différences ne sont pas suffisantes pour séparer à ce point l'humanité en deux genres.

Leurs habits ne devront pas affirmer de différences, ou être à ce point différent que nous pourrions quand même les confondre.

À ce moment seulement une faible musique, ou des bruits lointains, pourra commencer. Les corps pourront danser sans pour autant prétendre à la danse. Sans pour autant improviser. Un ordre chaotique.

«- Ton absence et ta distance m'ont pesé fortement. Je ne pouvais respirer. Et maintenant que tu est si proche, à nouveau la difficulté de respirer. Je voudrais trouver la distance ac-

ceptable.

- Que tu sois, toi aussi, proche de moi sans m'étouffer, que je puisse respirer autre chose que ta simple odeur.

- Je ne supporte plus les odeurs autre que la tienne.

- Je ne supporte plus les odeurs, je veux un air frais permanent. Je veux purifier au plus profond mes poumons souffreteux.

- Je veux pouvoir te souffler cet air qui te manque tant. Qu'à chaque toux, tu puisses compter sur mon air apaisant.

- Je ne supporte plus tes airs grimaçants dès que je tousse. La douleur est assourdissante, alors éloigne-toi !

- Je te tends à nouveau les bras. Tu ne vas quand même pas fuir à chaque fois que tu manques d'air.

- Embrasse-moi. J'ai juste besoin de ton étreinte avant qu'ils me forcent à partir.

- N'oublie pas de prendre des photos une fois là-haut. N'oublie pas que tu seras de retour très vite.

- Tous ces retours forcés ne m'empêcheront pas de revenir, de retenter encore et encore la traversée.»

Les corps se séparent car ils ne peuvent politiquement restés ensemble, si proche dans un même espace. Il y a des règles politiques même là sûr scène. À force d'avoir léché les culs des politiques pour survivre, ils finissent par y imposer leur façon de voir. Ils finissent par imposer le fait que le théâtre n'est pas nécessaire, que c'est juste un divertissement.

Et il ne peut y avoir de divertissement sans être submerger par des sentiments, même contradictoires. Les spectateurs aiment se sentir vivant dans cette submersion. Que les sentiments les poussent, avec les acteurs, vers la possible haine, vers l'excès libératoire. La catharsis. Toujours. Les politiques en sont friands mais pas pour évacuer le trop de sentiment, pour au contraire la canaliser vers des pressions populistes leur permettant de faire passer des lois insensées.

Que peuvent donc y faire cet homme et cette femme, tous ces hommes et femmes ainsi présents ? Rien, toujours rien. Ils témoignent de l'impuissance. Cette impression d'impuissance ne signifie pas pour autant la défaite. Il n'y a pas plus de victoire que de défaites au théâtre ou en politique. Quand on se donne la peine de se projeter dans l'Histoire.

Ils préparent un banquet, il ne reste plus que ça à faire. Ils vont chercher tables et chaises, nappes, assiettes et couverts, victuailles et chandeliers. La table doit être accueillante et généreuse.

Toute l'humanité s'y régale dans la plus totale égalité. Il y aura à manger pour tout le monde. Il n'y aura pas la part du chef. Il n'y aura pas de privilèges. Voilà ce que le théâtre a à dire !

Je revois de vieilles photographies de théâtre de l'Europe de l'est où la scène était surpeuplée. Le banquet, où la scène impossible du théâtre d'aujourd'hui. Il n'y aurait donc plus rien à partager ? Il n'y aurait donc plus rien à dire quand les sentiments suffisent ? Alors se satisfaire du silence. L'homme et la femme se mettent à danser, d'abord autour de la table, puis sur la table. Ils renversent les plats, les boissons coulent partout, se mélangent à la poussière. Tout était factice. La nourriture en plastique, les boissons de l'eau, l'invitation au festin un doux rêve brisé.

L'homme et la femme sont partis. Ils ne restent que le désordre. Alors s'entend une voix. Le son est atroce. Impossible d'en comprendre un traître mot. La trahison est absolue, il n'y a même plus les mots pour se rassurer du sens. La poésie ne peut plus se satisfaire des mots.

La scène s'incline lentement faisant glisser les déchets du festin perdu sur les spectateurs encore présents. Lentement la lumière sur la scène s'efface et laisse place à celle plus crue des gradins.

«Sortez, mais sortez donc.
La vue de vos déchets est insupportable !»

20 - XXIe SIÈCLE : OUVERTURE

Il y a comme un temps où nos repères et nos perceptions sont altérées. Ce temps ouvre des gouffres, des chemins étranges. J'y ai vu tant de fois le sens de la vie sans pour autant pouvoir le saisir. Un accès fragiles, instable, qui réconforte sans réellement proposer ni de solution, ni d'alternative. Il semble juste nous inviter à continuer. Les réponses ? Il les a et, les ayant, ni trouve pas de soulagement ou, du moins, ni trouve plus de nécessité, d'urgence à nous les dévoiler. N'y voyez pas un jeu pour nous pousser à la folie. Les réponses n'apportent rien, ce sont les questions qui importent.

Y avoir accès, moment de grâce dont nous ne saisissons que rarement l'intérêt. L'état qui nous y mène nous laisse flottant entre rêve et conscience aiguë. Le rêve offre l'inaccessible mais rarement la mémoire. Au réveil ne nous reste que les bribes. Dans ces fines traces nous puisons notre inspiration.

Je m'y perds parfois, à l'occasion d'une étrange rencontre. Il y a des rencontres qui me plongent dans un semblant sommeil. Je flotte donc, tentant de me saisir à la fois du moment présent et concret de cette rencontre et de saisir en même temps cette «vérité» qui apparaît de l'autre côté. Cet état est autant une douleur qu'une jouissance. Douleur de devoir résister pour ne pas s'affranchir du présent. Plaisir d'entrevoir l'inaccessible. Douleur et plaisir aussi dans ce voyage aller retour. L'énergie que cela demande.

***

Adopter la démarche décalée du nomade. Je ne voyage pourtant pas et pourtant mais vie est une curieuse errance où les territoires ne sont que des repères spatiaux sans trop d'affects. Il reste bien sur quelques lieux qui me bouleversent parce qu'ils portent en moi de souvenirs, mais je ne les associe pas à un territoire. Ils sont déterritorialisés. Si je pouvais les relier entre eux, ils dessineraient un territoire impossible.
J'erre tout le temps, même lorsque ma destination est précise. Je suis un nomade urbain qui ne se lasse pas de découvrir de nouveaux trottoirs, de nouvelles aspérités dans les murs, de nouvelles couleurs. Je ne me battrai pas pour un pays mais pour un vivre ensemble. Avec nos différences.

(31 janvier 2012)

Assis dans un train, immobile dans un mouvement que je ne contrôle pas, que je désire, j'erre d'un point à un autre, laissant se perdre pensée, mots, appréhension. La nuit m'interdit les paysages puisque je suis dans la source de la lumière. J'aimerais que les wagons puissent être dans le noir, pour nous laisser deviner par des concentrations de lumières, là un hameau, là un village. L'errance est une découverte ininterrompue que la vie nous échappe. Loin d'être une souffrance, c'est un soulagement. Cette sensation de n'être qu'une infime partie de ce qui vit, la possibilité de disparaître dans la masse, d'être anonyme, de s'afficher comme tel. Pas besoin de masque. Mon visage ne vous dira rien, je n'ai pas besoin de le cacher. Ombre parmi les ombres.

là des lumières, une ville se dessine, un supermarché. Nous ne nous y arrêterons pas. La ville est déjà loin. Je n'ai presque rien vu. Furtive traversée. Nous ne sommes pas fait pour rester. Même immobile, je bouge. Même immobile, je voyage. Je n'ai pas besoin de parcourir la moitié de la terre pour en percevoir le souffle.

22 - XXIe SIÈCLE : OUVERTURE